

de Rouen a fait honneur à la signature des Prussiens. Toutefois, je n'ose pas encore vous garantir l'exactitude du fait.

C'est par erreur qu'on a annoncé la suspension de l'Espérance du Peuple, de Nantes : tout s'est borné à une lettre de blâme adressée par le préfet, M. Fleury, au journal.

On annonce la publication à Londres de l'Assemblée nationale qui continuerait la politique soutenue par le journal jusqu'au coup d'Etat. Elle aurait, comme par le passé, pour directeur M. Adrien de la Valette, qui depuis plusieurs mois avait acquis la propriété de l'Internationale.

Dans quelques jours paraîtra à Bordeaux, un journal illustré hebdomadaire : comme il est impossible ici de tirer des gravures sur bois, le journal ne publiera que des gravures lithographiques.

Des plaintes nombreuses s'élèvent de tous côtés contre le service des postes : le personnel de Bordeaux est tout-à-fait insuffisant, les bureaux sont tellement encombrés qu'on peut à peine y pénétrer, et des inexactitudes quotidiennes sont signalées dans l'envoi et la réception des lettres.

CH. CAHOT.

## L'ARMÉE DU NORD

On nous transmet de Lille la communication que voici :

« Le lendemain de la bataille d'Amiens, le général Manteuffel annonçait à son gouvernement l'anéantissement de l'armée du Nord, dont il poursuivait vivement les débris.

« Et cependant, moins d'un mois après, le même général Manteuffel quittait en toute hâte la Normandie, pour livrer à la même armée du Nord la bataille de Pont-Noyelles. La vérité sur ce fait d'armes est connue aujourd'hui : notre artillerie montre une supériorité éclatante, et l'ennemi, abordé à la baïonnette, éprouva des pertes telles, qu'un officier supérieur prussien, interpellé le lendemain par le colonel d'un régiment d'infanterie (le 70<sup>e</sup>, si je ne me trompe), sur l'état de sa santé, répondit : « Elle est aussi bonne qu'elle peut l'être après une journée aussi triste. » (Sic.)

« Néanmoins, le général Manteuffel publia bien haut le second anéantissement de l'armée du Nord, dont les derniers bataillons, cette fois encore, étaient poursuivis à outrance ; tandis qu'au contraire le général Faidherbe attendait vainement dans ses positions de la veille qu'il plût à l'ennemi de renouveler la lutte. Alors seulement notre armée se replia sur Albert, puis, tranquillement, par petites étapes, sur la ligne de la Scarpe, entre Arras et Douai, à peine suivie à une distance plus que respectueuse.

« Peu de jours après, reconfortés dans de bons cantonnements, enhardis par un premier succès, et indignés de cette audace étrange qui affectait de contester notre victoire, nous nous portâmes en avant pour offrir à l'ennemi sa revanche sur le terrain que lui-même avait choisi.

« La journée du 2 janvier, où une faible partie de nos troupes fut engagée, demeura indécise ; mais elle avait permis à notre général en chef de se rendre compte de l'importance des forces massées devant lui ; et, le lendemain, la bataille s'engagea sur toute la ligne. Le résultat ne fut pas longtemps douteux ; l'artillerie française maintint sa supériorité déjà constatée à Pont-Noyelles, et, après une vigoureuse canonnade, de rudes charges à la baïonnette eurent raison de l'opiniâtreté de l'ennemi ; il fut délogé successivement de toutes ses positions, et s'il garda Bapaume, ce fut grâce à l'humanité du général Faidherbe, qui recula devant la destruction d'une ville amie.

« Et Manteuffel de continuer à battre Faidherbe dans ses télégrammes, comme celui-ci le bat sur les champs de bataille. L'armée du Nord est anéantie pour la troisième fois ; pour la troisième fois ses débris sont poursuivis sans trêve ni merci.

« L'Europe se chargera du soin de qualifier, comme il convient, les allégations de nos ennemis : il me suffit de vous avoir exposé la vérité sans phrases, la vérité vraie ; et vous verrez dans ma modération une garantie de ma sincérité.

« L'armée du Nord est prête pour de nouveaux combats, et l'heure est proche, nous l'espérons, où nous pourrions prouver de nouveau au général Manteuffel à quel point il se fait illusion, s'il s'imagine, cette fois encore, l'avoir détruite.

« Un officier d'état-major de l'armée du Nord.

« Lille, le 8 janvier 1871.  
P. S. — J'oubliais d'ajouter que le général Faidherbe ne s'est nullement replié sur les places fortes. L'armée est cantonnée de Boyelles à Adinver, le quartier-général est à Boisieux, première station de chemin de fer, à dix kilomètres d'Arras. »

(Indépendance).

Arras, 9 janvier.

Notre ville a été pendant la journée d'hier, dimanche, traversée à diverses reprises par des uhlands faits prisonniers.

Le convoi plus nombreux est celui qui a été conduit, vers neuf heures du soir à la subdivision et qui se composait de 31 soldats de ce corps.

Voici dans quelles circonstances ils ont été faits prisonniers :

Des gardes mobiles partis hier matin pour une reconnaissance, étaient arrivés vers neuf heures du matin à Ransart ; ils eurent avis que trente-cinq uhlands étaient en train de déjeuner dans une ferme ; ils s'y rendirent promptement et cernèrent l'habitation. A la sommation qu'on leur fit de se rendre, l'officier qui commandait et un de ses hommes répondirent par un refus, et s'élançant sur leurs chevaux qui se trouvaient tout sellés dans la cour, voulurent prendre la fuite. Cette tentative fut accueillie par quelques coups de fusil qui jetèrent bas hommes et montures. Les trente-trois autres, jugeant toute résistance inutile, se constituèrent prisonniers avec armes, bagages et chevaux. On les conduisit d'abord au quartier général de l'armée du Nord, mais dans la soirée ils furent, ainsi que nous l'avons dit, ramenés à Arras, et écroués à la maison d'arrêt.

Malgré l'heure avancée et la nuit profonde qui régnait à cette heure, une foule nombreuse, composée en grande partie des deux sexes, les suivait dans les rues, de même que leurs camarades avaient été suivis dans la journée.

Nous ne pouvons qu'exprimer des regrets au sujet de cette attitude, assurément plus curieuse que malveillante, mais qui peut légitimer l'observation que faisait un des prisonniers avec un certain orgueil.

« Il paraît qu'on n'a pas vu souvent ici de prisonniers prussiens. »

N'oublions pas que nos fils, nos frères, nos amis, sont captifs en Prusse, et sachons avoir pour ceux qui tombent entre nos mains, les égards que nous voudrions qu'on eût en Allemagne pour les nôtres.

Dans l'ennemi désarmé et malheureux nous ne devons plus voir que l'homme et le frère devant Dieu.

On lit dans l'Observateur d'Avènes :

Depuis deux jours on voit circuler dans les rues de notre ville un grand nombre d'hommes en blouse qu'on reconnaît bien

vite pour des soldats échappés sous ce costume aux mains des Prussiens. Il semblerait qu'une nouvelle bataille de Sedan ait été livrée dans nos environs. Heureusement, c'est un désastre moins grave qui nous vait cette nouvelle invasion ; il s'agit seulement de la prise de Rocroy, dont la moitié de la garnison a réussi à s'évader.

Mais si minime que puisse être l'influence de cet échec sur la situation générale, on n'en doit pas moins regretter qu'il n'ait pas été conjuré par plus de fermeté ou de prudence. Tous les hommes dont nous venons de parler, qui appartiennent la plupart à l'artillerie et s'étaient déjà précédemment échappés de Sedan ou de Metz, sont unanimes dans leurs récits. Le 5 au matin, les troupes prussiennes se présentèrent devant Rocroy avec 6 batteries d'artillerie de campagne, de fort calibre, mais inférieur néanmoins de beaucoup à celui des canons de la place. Un officier vint faire une sommation qui fut repoussée ; à midi le feu s'ouvrit. Deux fois les assaillants furent obligés de reculer ; cependant leurs obus réussirent à allumer dans la ville trois incendies, très graves à la vérité, mais dont le commandant profita pour capituler après six heures de feu seulement. C'est ainsi que 300 hommes, les deux tiers artilleurs, 70 canons de siège, 3,000 sacs de farine, 200 têtes de bétail sur pied et de grandes quantités de poudre et d'approvisionnement furent livrés à l'ennemi. Les soldats, heureusement, eurent presque tous la pensée de se soustraire à la captivité. Une casemate avait été laissée ouverte, ils s'y glissèrent et sautant par une embrasure dans le fossé, ils gagnèrent la campagne où les paysans s'empressèrent de leur donner des vêtements qui leur permirent de gagner le département de l'Aisne.

Le commandement de Rocroy, si la place n'était pas en état de résister même à un coup de main, n'eût-il pas mieux fait de l'évacuer en emportant ou détruisant le matériel et les munitions, comme l'avaient d'abord annoncé les journaux belges ? Ou bien, si la place présentait des moyens de défense sérieux, n'eût-il pas en user mieux et plus longtemps ?

Les Prussiens de Mézières, qui, après l'occupation de Rocroy, avaient visité Maubert-Fontaine, se sont repliés, dit-on, vers l'Est.

De Guise, on nous mande qu'un corps allemand d'environ 5,000 hommes qui occupait cette ville et les alentours s'est mis en marche vendredi matin vers Saint-Quentin.

Le familistère de M. Godin, ou un uhland avait été tué quelques jours auparavant, a été vigoureusement canonné pour ce fait, ou pour celui de la résistance, aussi insignifiante qu'inutile, qu'ont tentée près de cet établissement quelques mobiles du bataillon de Dunkerque dont une vingtaine ont été faits prisonniers.

Ce mouvement de retraite des forces qui ont un moment inquiété la limite de notre arrondissement montre que les succès de Faidherbe obligent l'ennemi à une concentration sérieuse.

Les Prussiens ont tiré sur l'église de Bohain quatre coups de canon dont les boulets ont endommagé le clocher ; avant de se retirer, ils ont fait sauter un pont et enlevé quelques rails du chemin de fer.

La circulation des trains de voyageurs et le service de la grande vitesse sont rétablis depuis samedi entre Busigny et Somain et entre Busigny et Landrecies.

On lit dans le Journal du Havre :

Nous avons des nouvelles de Rouen. La population est lasse de l'occupation prussienne. Faute de charbon et de coton, les filatures ne marchent plus. En outre, la farine commence à se faire rare, bientôt le pain manquera, et si les Prussiens ne font venir de ravitaillements d'Allemagne pour les habitants, la famine fera de nombreuses victimes.

En vain des filateurs tentent de faire venir du coton du Havre ; la vigilance de nos autorités civiles et militaires empêchera tout convoi, quel qu'il soit, entre le Havre et Rouen. Les lois de la guerre sont inexorables et ne peuvent fléchir devant aucune considération d'intérêt particulier. Tout ce que nous pouvons et devons faire, c'est de marcher résolument au secours des Rouennais et de mettre un terme au système de repliage que pratiquent trop volontiers nos généraux, sous prétexte qu'ils ont à sauvegarder une réputation militaire, le plus souvent encore à l'état de germe.

Il est d'autant plus urgent de marcher sur Rouen, en plusieurs colonnes — à la façon prussienne — que les ouvriers sont sur le point, nous assure-t-on, de se soulever et d'égorger l'ennemi qui souille le sol de la cité. Notre devoir, à nous, est de porter des fusils à ces bras disposés à une patriotique Saint-Barthélemy.

Manteuffel est en ce moment fortement paralysé par Faidherbe, victorieux après deux jours de combat. Jamais occasion meilleure ne se représentera de marcher en avant. Nous savons que le général Roy vient d'éprouver un échec sur la rive gauche de la Seine et qu'il s'est replié sur Brionne avec ses forces battues, mais insensiblement diminuées.

Avec l'armée de Lauriston, dont il a maintenu le commandement, le général Roy peut facilement rentrer en ligne et remporter des succès. Les Prussiens ont eu l'avantage, parce qu'ils ont eu, avant l'affaire d'avant-hier, l'habileté d'user de tous leurs moyens de communication pour jeter à l'improviste, vers Château-Brûlé, presque toutes celles de leurs forces que l'armée de Faidherbe n'immobilisa pas. A Rouen, on avait vu passer, deux jours avant la bataille, 3 ou 4,000 hommes se dirigeant de ce côté ; et, vu la tactique habituelle aux Prussiens, tous les renforts, ainsi groupés pour un coup de main prémédité, n'ont pas dû venir par cette seule route.

Nous trouverions donc sans excuse le général qui laisserait Manteuffel réparer les suites de sa défaite ; qui annihilerait les forces françaises dans l'Eure et le Calvados en ne cherchant pas à leur donner la main et à faire des troupes actuellement vers le Havre, jointes aux autres troupes de Normandie, un corps d'armée solide et organisé comme l'est celui de Faidherbe ; qui dédaignerait le soulèvement populaire devant fatalement se produire à Rouen d'ici à quelques jours.

Le même journal publie la lettre suivante d'un de ses amis, témoin de la bataille qui s'est livrée le 4 sur la rive gauche de la Seine, et qui s'est terminée par la retraite d'une partie des forces du général Roy :

L'engagement a eu lieu sur le territoire des communes de Saint-Ouen-le-Thouberville et de Bosc-Gouet. L'action a commencé à quatre heures et demie du matin et s'est terminée à midi.

Deux cent cinquante hommes des francs-tireurs du Calvados, des francs-tireurs du Puy-de-Dôme, des mobiles de l'Ardèche et des Landes étaient de grands gardes dans le Château de Robert-le-Diable. Le brouillard était très-intense. Un détachement de 1,500 Prussiens environ a profité de cette circonstance atmosphérique pour les cerner complètement

et les cribler de coups de fusil. Chose étonnante ! Les coups de fusil ne faisaient aucun bruit : les Prussiens, comme nous l'avons dit plusieurs fois déjà, se sont servis d'une poudre spéciale qui ne détonne pas et qu'ils réservent pour ce genre d'attaques.

Ces 250 hommes se défendirent héroïquement et tuèrent une grande partie des assaillants. Une soixantaine de ces braves parvinrent seulement à se dégager, grâce à une vigoureuse charge à la baïonnette. Cette héroïque petite troupe réussit ensuite à rejoindre deux bataillons postés à la jonction des routes de Rouen et de Bourgheroulde.

Cet épisode n'était que le prélude d'une attaque générale. Les Prussiens étaient selon les uns, de 15,000 hommes, selon les autres de 7 à 8,000 hommes. Ce dernier chiffre nous paraît le plus vraisemblable. Ces forces ennemies provenaient presque en totalité des renforts venus de Rouen et des pays voisins. Nos ennemis savent tirer un parti tout à fait stratégique des moyens de communication qu'ils se sont ménagés.

Nos forces étaient de 3,000 hommes, et 1,500 hommes seulement auraient pris part à la lutte. Outre les mobiles de l'Ardèche, les francs-tireurs du Calvados et du Puy-de-Dôme, qui se sont battus comme des lions, il y avait dans la campagne, sans chefs, sans ordre de bataille, des troupes diverses, qui ont tenu. Les mobiles des Landes ont fait leur devoir ; mais cinq bataillons de mobilisés du Calvados ont battu en retraite de fort bonne heure, et un bataillon de mobiles qui se trouvait à Routot, bien qu'il ait parfaitement entendu la canonnade, s'est prudemment abstenu de se porter sur le champ de bataille. Il manquait d'ordres, sans doute !

Le général Roy, qui devait se trouver entre Bourgheroulde et Brionne, avec le gros de ses troupes, n'était malheureusement pas sur le terrain de l'action, sans quoi il eût certainement empêché plusieurs faits déplorables.

Nous en citerons un, parce qu'il convient que la publicité flétrisse certains faits trop habituels chez certains officiers. Un colonel, dont une enquête formelle nous l'espérons, connaitre le nom, était, nous assure-t-on, dès sept heures du matin, dans un état d'ébriété peu digne des galons qu'il portait.

Ce monsieur, qui n'avait sans doute pas conscience de ses actes, a, sur le champ de bataille, à coups de sabre et de pistolet, tué quatre mobiles qui, d'après le témoignage même de leurs officiers, se comportaient très-vailleamment. Nous demandons formellement qu'une cour martiale examine l'incident et que prompt et sévère justice soit faite. Lorsqu'un simple soldat se met en état d'ivresse et insulte un caporal, la loi le condamne à mort. Il ne faut pas qu'on puisse dire que l'ivresse et l'homicide sont permis aux hommes qui ont des grades et qui, par conséquent, devraient donner l'exemple de toutes les vertus militaires.

Les Prussiens en grand nombre, virent facilement à bout de nos troupes sans cohésion et mal dirigées. Ils les firent battre en retraite vers midi, et les poursuivirent en poussant des hurlements féroces.

Le colonel, dont nous avons signalé l'état d'ivresse, fit placer deux pièces de 12 entre l'Écu-de-Brestot et de Médière, afin, disait-il, de protéger la retraite. Ces deux pièces étaient servies par une quarantaine d'artilleurs du Morbihan. En vain, on fit observer au colonel que les Prussiens allaient s'emparer des pièces avant qu'elles fussent en position ; il ne voulut rien écouter. Les Prussiens arrivèrent sur les pièces en tournant au village voisin ; ils se mirent à l'abri dans des fossés de fermes et firent deux fois

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 12 JANVIER 1871.

— 4 —

## LE SAVANT

ET LE

# CROCODILE

SUITE

Les Arabes causaient entre eux tranquillement, comme des gens habitués à chasser aux crocodiles ; ils renouvelaient, aux amorces, les capsules anglaises, toujours infaillibles, et *patent-safety*, ils cherchaient, pour leurs pieds, des appuis solides, et recommandaient à leur plus grandes précautions dans ses mouvements.

Le crocodile voyait arriver la petite

barque, comme une proie ou comme un péril ; il s'appretait à la défense ou à la fuite, selon l'importance et le nombre des agresseurs. Couché au bord du fleuve, immobile comme un crocodile empaillé, il tenait sa gueule béante, pour engouffrer au passage le premier ennemi descendu.

Les deux Arabes, grands connaisseurs des mœurs de ces monstres, se tenaient debout, à l'avant de la barque ; ils ajustèrent, ils prononcèrent une syllabe à l'ouïsson, et leurs deux coups de feu n'en firent qu'un. Les balles entrèrent par le seul côté vulnérable, la gueule ouverte, et parcoururent toute la longueur intérieure de l'animal.

Le monstre secoua sa tête avec des contorsions comiques, qui provoquèrent une gaieté folle aux premières loges du palmier, et vomissant des flots de sang noir sur le sable, il ferma ses yeux baignés de larmes et ne remua plus.

Adamson rajusta le désordre de sa toilette végétale, choucha des gants par habitude, et n'en trouvant point, il descendit avec les plus délicates précautions, pour ne pas déchirer son paletot, et épargner une exclamation de *Shoking!* au compatriote qu'il avait très-bien reconnu de loin, à ses cheveux et à ses mouvements.

Les Arabes sont graves ; mais leur sérieux disparut dans un rire fou, lorsqu'ils aperçurent le costume d'Adamson. Le botaniste lui-même, rassuré par la mort du crocodile, mordit ses lèvres pour

épargner à son compatriote le spectacle d'une hilarité anglaise, fort déplacée en pareille occasion. Le botaniste et le savant se serrèrent les mains, à la mode de leur pays, et se racontèrent leurs histoires. Adamson pria Darlington de vouloir bien éteindre par un ordre les rires immodérés des trois Arabes, car il était décidé de porter plainte à son consul.

Alors Darlington eut une idée plus complète que celle de saint Martin ; il ôta son paletot de couil gris et le donna généreusement à son compatriote. Adamson se retira à l'écart, fit sa petite toilette, et se butonna étroitement. On mit le crocodile en travers, à l'arrière de la barque, comme pièce de conviction, et provisoirement Adamson voulut descendre sur le rivage pour se chauffer. Le moment du départ fut solennel. Depuis lord Byron, les Anglais ont pris l'habitude de saluer les îles ou les continents qu'ils abandonnent sans espoir de retour ; Adamson salua son palmier, et en l'embrassant, il déposa quelques larmes sur son écorce ; il fit ensuite une collection de toutes les feuilles qui avaient servi à son ameublement et à ses autressages domestiques.

Ces précieuses reliques étaient destinées à la galerie nationale de *Charing-Cross*. Au nom de la ville de Londres, M. Darlington remercia le savant, et ne perdit pas l'occasion de prononcer un *Speech* d'une heure sur le lieu même où ce don était fait si généreusement.

De son côté, Adamson se montra généreux envers le botaniste ; il le remercia

au nom de la science, pour cette précieuse découverte du palmier-Darlington, qui ajoutait un individu de plus à la grande famille des palmiers ; il promit même d'écrire, dans la *Revue de Belfast*, une notice qui prouverait que ce palmier, nouvellement découvert par le zèle infatigable de Darlington, appartenait à l'espèce dite improvisatrice, des aloès de Ceylan.

Les Arabes écoutaient et regardaient, avec des yeux ébahis, ces deux Anglais qui parlaient si longtemps, en plein désert, sous un soleil qui rôtit le front et le fait fumer comme une chair sur le gril.

On se rendit ensuite, par voie de terre, au village d'Assouan, où Adamson trouva un costume arabe complet et une hospitalité digne des siècles d'Abraham et de Jacob. Un homme qui entra dans une ville d'Europe avec le costume que portait Adamson serait emprisonné, pour cause de vagabondage, et jugé trois mois après.

Le savant et le botaniste s'unirent dès ce moment d'une étroite amitié ; ils renoncèrent l'un à la presque île de Meroé, l'autre aux lotus jaunés, et songèrent à se faire nommer consuls dans quelque résidence de l'Inde ; ils avaient des titres évidents, et jamais méconnus par le gouvernement anglais. Ils profitèrent donc du départ de la première caravane pour traverser le désert et gagner le Caire. Adamson se souvint de son vœu, après le péril passé, chose rare ! Il baisa les

saints orfèvres d'Osmandias, et, en apercevant les pyramides, il daigna leur faire le plus gracieux salut. Les deux amis trouvèrent le paquebot de Malte au port d'Alexandrie, et ils débarquèrent bientôt dans cette île anglaise, *flour du monde, flor del mondo*, comme disent les Maltais. Là, Darlington et Adamson se partagèrent la besogne ; Adamson écrivit dans le journal *Malta-Times* un article admirable sur l'intéressant voyageur botaniste Darlington, qui avait découvert le palmier-Darlington, au péril de ses jours, en tuant deux reptiles noirs, de l'espèce du cobra-capel. L'article était illustré d'un dessin sur bois, représentant le nouvel arbre, agitant son panache dans l'air. Darlington, à son tour, annonça au monde l'expédition aventureuse de M. Adamson, qui s'était hasardé au dessus de la troisième cataracte, avait relevé les écarts de la carte de Bruce, et tué deux crocodiles au moyen de l'électricité. Ces deux relations précédèrent à Londres les deux voyageurs. Le *First clerk* les manda tout de suite à *White-Hall* et les félicita sur leurs découvertes. On ne s'en tint pas là ; ils reçurent une rente de cinq cents livres et une commission de consul, dans deux des meilleures résidences de l'Inde. Le palmier-Darlington fut ajouté en effigie, à la collection du *Zoological Garden*, et le cadavre du crocodile, tué par l'électricité, fut suspendu au plafond d'une salle, à la galerie de *Charing-Cross*. Toutes les choses de ce monde se passent ainsi ou à peu près,